

Avertissement : c'est à la suite d'un travail en philosophie (Dea), dirigé par Jean-François Marquet, « Yves Bonnefoy et les figures du don » (1993-1994) que j'ai essayé de synthétiser en quelques pages, pour la revue *Friches* (N°52/hiver 1995)), pour qui Alain Freixe préparait un dossier, l'enjeu de cette figure dans l'œuvre d'Yves Bonnefoy. Je pensais alors autant au tableau de Poussin qu'à la phrase de Plotin que reproduisait dans sa forme manuscrite *L'Arrière-pays* en ouverture, à propos de l'Un (que « *Personne n'y marcherait comme sur terre étrangère* »), mais aussi à la lancinante injonction des pages de *Dans le lurre du seuil*, où il fallut heurter à la porte de bois pour que ne se départage pas « *le bleu à l'épaule d'un jeune homme qui sert le vin* », tout ce ciel ouvert au loin, de ce simple sac de ciment ouvert et comme plié au pied de l'entrée, là où des mains et un chantier bientôt repris attestaient d'une attention encore possible... (E.L, mars 2017)

«C'est la première neige de ta vie»

une remarque sur le don dans l'œuvre d'Yves Bonnefoy



« (...) ce qui rencontrerait authentiquement la réalité pleine, indéfaite, c'est, je viens de le suggérer, la perception, le "souvenir" du hasard, de la finitude : et c'est donc en somme, la compassion, qui sait aimer la finitude là où on voudrait le plus en oublier les ravages, dans l'existence d'autrui»

(...) C'est, semble-t-il, dans l'exemple ouvert par les œuvres, dans le bleu à l'épaule d'un jeune homme qui sert le vin et tend une grappe de raisin, dans ce bleu, donc, du vêtement qui, dans la Bacchanale à la joueuse de luth de Nicolas Poussin, résonne avec le bleu orageux du ciel et avec les taches de blanc boueux des nuages, que l'amorce possible d'une réconciliation sera donnée et offerte. [in L'Arrière-pays]

Depuis *Anti-Platon, Du Mouvement et de l'Immobilité de Douve*, mais aussi à partir d'engagements opérés par certains textes surréalistes, comme *Sur le concept de*

lierre, Yves Bonnefoy n'a jamais cessé de constater qu'un rapport au *monde* et à notre identité était désormais perdu, que la condition de langage qui alors donnait aux hommes à vivre l'unité d'un lieu, de quoi rassembler en des œuvres, des coutumes, mais aussi des fresques, des architectures, le pli d'une unité vécue par tous, tout cela avait été oublié, écarté, au fil d'une histoire qui se tournera à partir du XVIIème siècle vers la notion de progrès, elle-même rendue possible par l'émergence d'une pensée conceptuelle, appropriatrice dans son savoir-faire, réductrice quant à l'objectivité et la neutralité qu'elle entendait fonder comme les coordonnées de mesure des choses. A la conscience de ce qui *est* se substitua les agissements d'une raison se bornant à posséder, à avoir, à classer, à mesurer, là où il s'agissait d'être ; à la place de la chose, donc, dans sa contingence et ses imperfections, la chose étendue, mesurable, la *res extensa*. En un mot, la conscience de l'ethos, du séjour, par quoi l'homme se dresse et se tient tête levée vers le ciel, comme disait Aristote, ainsi que vers son *semblable*, vers le *dehors*, cette conscience là fut corrompue jusqu'à ne plus rien dire d'un accord possible entre le langage, la conscience et le «*grand objet extérieur*» -le monde, les autres, la contingence, l'imperfection, l'altérité. Toute la tension de l'œuvre d'Yves Bonnefoy, celle qui s'exprime dans ses poèmes comme dans ses analyses critiques et sa lecture des œuvres, s'articule à partir de cet état d'exil dans lequel la conscience et son rapport à la langue s'isolent l'un de l'autre jusqu'à ruiner toute chance d'une pensée ontologique. La séparation entre ce qui *est* et ce qui *se dit*, l'abolition de l'irréductibilité de ce qui *est*, ou de l'Un dirait Yves Bonnefoy, face à l'arbitraire du langage aura pour conséquence d'accroître la puissance de la langue comme domaine séparée du Tout, soit niera la transcendance de ce qui *est* face à ce qui peut en *être dit*.

Toutefois, si la tension de la parole d'Yves Bonnefoy, sa *raucité* dirait Michèle Finck, s'élève à partir de la transparence effondrée entre la langue et le monde, ce n'est pas à une tentation mélancolique ou même nostalgique qu'elle succombe. Le vœu d'une conciliation entre le monde et la langue, dont la conscience de chacun fut l'éveil et l'exigence d'un lieu commun, ce vœu là, donc, qui, dans les hauts lieux du temps, s'éleva dans la transparence commune de la parole et dans la fièvre aussi des œuvres, demeure toujours, pourtant, à venir, et ce, malgré l'exil dans lequel la langue nous conduit désormais à être face au Tout. Quoi, alors ? Nous serions étrangers à jamais à cette intensité du haut désir d'une vie incarnée dans le temps et dans le «*réel, exemplairement*» ? L'unité de ce qui *est* -dont la neige de *Début et fin de la neige* semble être tout le *signe*-, ne serions-nous voués qu'à la regarder de loin, comme en rêve, comme une absence et un manque, eux-mêmes relégués à des objets de substitution, des fantasmes du désir, de l'éros ? S'il n'y a nul retour nostalgique vers un rapport au monde perdu chez Yves Bonnefoy, qu'est-ce qui vient nous reconduire vers *ce-qui-est*, nous sauver de la faute de la langue et permettre une pensée incarnée du Tout à *ceux mêmes*, dit quelque part Yves Bonnefoy, *qui n'écrivent pas* ? Qu'en est-il de ce don qui viendrait rompre l'opposition entre d'un côté le rêve d'un rassemblement, d'une union, d'une extase avec le monde d'où s'effaceraient nos

gestes et notre conscience, nos mots mêmes, et, de l'autre, le rêve effondré, l'errance et la souffrance d'être à jamais dans l'absence, dans *l'épars*, selon le mot d'Yves Bonnefoy pour nommer cet état de la conscience oubliée

Aussi, pour Yves Bonnefoy, le rêve d'une langue, sa prison, ce qu'elle formule et réduit, ce qu'elle oublie du monde, est une chance pour nous de *vouloir qu'il y ait de l'être*, de faire, au sens grec du ποιεῖν (poieîn), pour nos vies qu'elles s'ouvrent, dans l'errance qui indéniablement caractérise ses retombées, à la présence des choses, des êtres et des lieux, à *cela* qui est le hors-langage et transcendant. Dès lors, si ne se reprenaient pas en nous une conscience ni une volonté *qu'il y ait de l'être*, ce ne serait que *le leurre du seuil*, encore, pour le moins le tournis des signifiants. Aussi, vivre, à travers l'exil de la langue, cette intensité d'être où *le sens naît*, vivre l'effacement des concepts en soi —c'est l'égaré de l'enfant dans *Là où retombe la flèche*, par exemple—, conduit la conscience à reconnaître et à lutter contre les rêves de la langue, et ce, parce que «*se maintient en eux, comme un ferment d'impatience, la pensée de l'Un grâce à la trace qu'il laisse dans le mot qui se retire des phrases*». Le surcroît de l'évidence, dans lequel ce qui *est* se donne, donne de quoi vivre un rapport à nous même d'autant plus irréductible aux analyses conceptuelles qu'être implique d'être, comme dit Michaux, *face à ce qui se dérobe* : «*Je parle d'un objet qui appartient à ce monde qui s'ouvre à nous dans l'expérience du lieu ; et de l'infini que l'on sent dans l'être propre du lieu bien qu'il se resserre dans l'absolu de cette présence étroite. Je parle d'un excès qui est une transcendance, parce qu'il est à la fois et totalité et unité : unité où de proche en proche s'agrège au tout de la terre cet autre tout qui défie toute analyse, notre rapport à nous-mêmes*».

Dès lors, ce qui sauve, ce qui fait don, dans l'œuvre d'Yves Bonnefoy, tient à un rapport entre *le fait d'être* et ce qui nous fait des êtres de langage ; rapport qui se maintient où le *fait d'être* surplombe toujours la langue, elle-même à jamais débordé par lui. Rapport d'où remonterait en nous un plus haut désir d'être, rapport dans lequel on viendrait à sentir l'aliénation dans laquelle la langue nous jette. Ainsi, la donation, à naître toujours, se relève simultanément dans une conscience de «*la condamnation de l'existence selon les mots*» et dans «*le refus des mille modèles que ces derniers nous proposent*». Rapport, donc, tendu vers quelque chose qui, par le concours des consciences, est cet *entre* le monde et le sujet, ce *tiers*, «*une acceptation en somme (...) de la réalité d'au-delà les mots, cette masse de l'Un*» ; rapport ouvert par un acte, encore et aussi, qui veut de l'être, soit un TOUT au lieu d'une situation de langage dans laquelle ce Tout se fragmente, s'éparpille, s'oublie.

Ce qui fut ainsi la constitution d'une conscience commune, dans les hauts lieux du Quattrocento par exemple, et dont nous avons oublié désormais l'intensité, sans doute la conscience a-t-elle toujours à *la faire être*, en cela que l'unité par laquelle nous nous portons vers ce que nous sommes et vers les autres ne fut jamais que ce qui se *retient d'être*, soit quelque chose qui exigea de nous qu'on le *fasse être* —nous, ceux de *la terre brève*. Dans *Pierre écrite* (1965), Yves Bonnefoy demandera aussi à un dieu —sous quel nom ultime on comprenait qu'il s'agissait moins pour lui

de nommer l'enjeu d'une théologie que d'appeler par ce nom, comme porteur de la somme entière de l'unité simple de la création, ce Tout de la terre qui excède— de sauver le don : «*Dieu qui n'es pas, pose ta main sur notre épaule,/Ébauche notre corps du poids de ton retour,/(...)Renonce-toi en nous comme un fruit se déchire,/Efface-nous en toi. Découvre-nous/ Le sens mystérieux de ce qui n'est que simple/Et fut tombé sans feu dans les mots sans amour*». Dans cet appel se préfigure le visage du don tel qu'il va s'accomplir dans *Ce qui fut sans lumière* (1987) et *Début et fin de la neige* (1991). Le dieu de *Pierre écrite* se renonce en nous en se maintenant dans sa propre instance, ayant à nous effacer en lui. Aussi, ce don qu'un dieu qui *n'est pas* retient et laisse toujours à venir, «*ce vase vide,/Dieu qui n'est pas, mais qui sauve le don,/Dieu sans regard mais dont les mains renouent,/Dieu nuées, Dieu enfant et à naître encore*», que sauve-t-il, en effet, étant à naître encore, sinon l'unité du Tout que la conscience aura à *faire être* dans sa langue, y brûlant entièrement ses significations afin que ce soit les mots de cette retenue de l'Un qui remontent silencieusement dans notre rapport au monde et aux autres ? Cette unité n'est, donc, qu'incarnée dans le temps dont le flocon de *Début et fin de la neige* dit légèrement le vol, l'errance, le temps infini, presque, de la chute. L'unité, dont la parole va témoigner, parole qui est le don même, ne se donne que lorsque cette même parole se tient au plus proche de ce *rien* qu'est le flocon qui se «*désenchevêtre du ciel*» et qui est l'instant par lequel le Tout est. Promis à sa «*dissipation dans le bleu du ciel*», le flocon, ouvre au temps des choses et de l'ici, à l'imperfection. Dans cette dissipation se tient toute la figure de la donation de l'Un, tout le mouvement de sa retenue par lequel le don se garde d'être, c'est-à-dire, réversiblement, laisse être tout ce qu'il n'est pas, selon la formule par laquelle Plotin définissait le don du Bien, cela dont seule la conscience peut relever la responsabilité d'être : «*A ce flocon/Qui sur ma main se pose, j'ai désir/D'assurer l'éternel/En faisant de ma vie, de ma chaleur?/De mon passé, de ces jours d'à présent,/Un instant simplement : cet instant-ci, sans bornes*».

Se reprenant, sachant vouloir qu'il y ait de l'être plutôt que le rien des nuées, ne pas *retenir, être* et laisser *être* plutôt qu'*avoir*, c'est maintenir le haut désir qu'il y ait de l'être dans la conscience. Et l'Unité, qui constitue la figure du don, n'est que ce mouvement de retenue par lequel les choses peuvent *être* comme n'importe quoi *est*. Savoir écouter et voir, dans l'expérience vécue, que *tout* se passe (ou que le *Tout est...*) dans l'instant précaire du flocon, *par exemple*, dans son *crystal* d'eau pure, qui se dissipe dans le ciel, tournoie et erre presque, ce sera pour nous *être* dans le seul temps vécu où l'Un donne, où l'infini se fait dans le fini, c'est-à-dire où il défait en nous le désir de la *forme pure*. «*Retrouver au sein même de la parole, (...) ce fait du temps, et du lieu, dans lequel pourtant nous vivons, dans lequel l'être humain avait à son origine perçu le besoin du langage*», ce sera *prendre mesure* d'une tâche, conçue dès l'enfance dit quelque part Yves Bonnefoy, dont les ressources sauront peut-être, au lieu même de leur isolement, tracer les lignes d'un *contrat social manquant*, soit *en somme*, ouvrir la conscience à «*la compassion(,) qui sait aimer la finitude là où on voudrait le plus en oublier les ravages, dans l'existence d'autrui*».